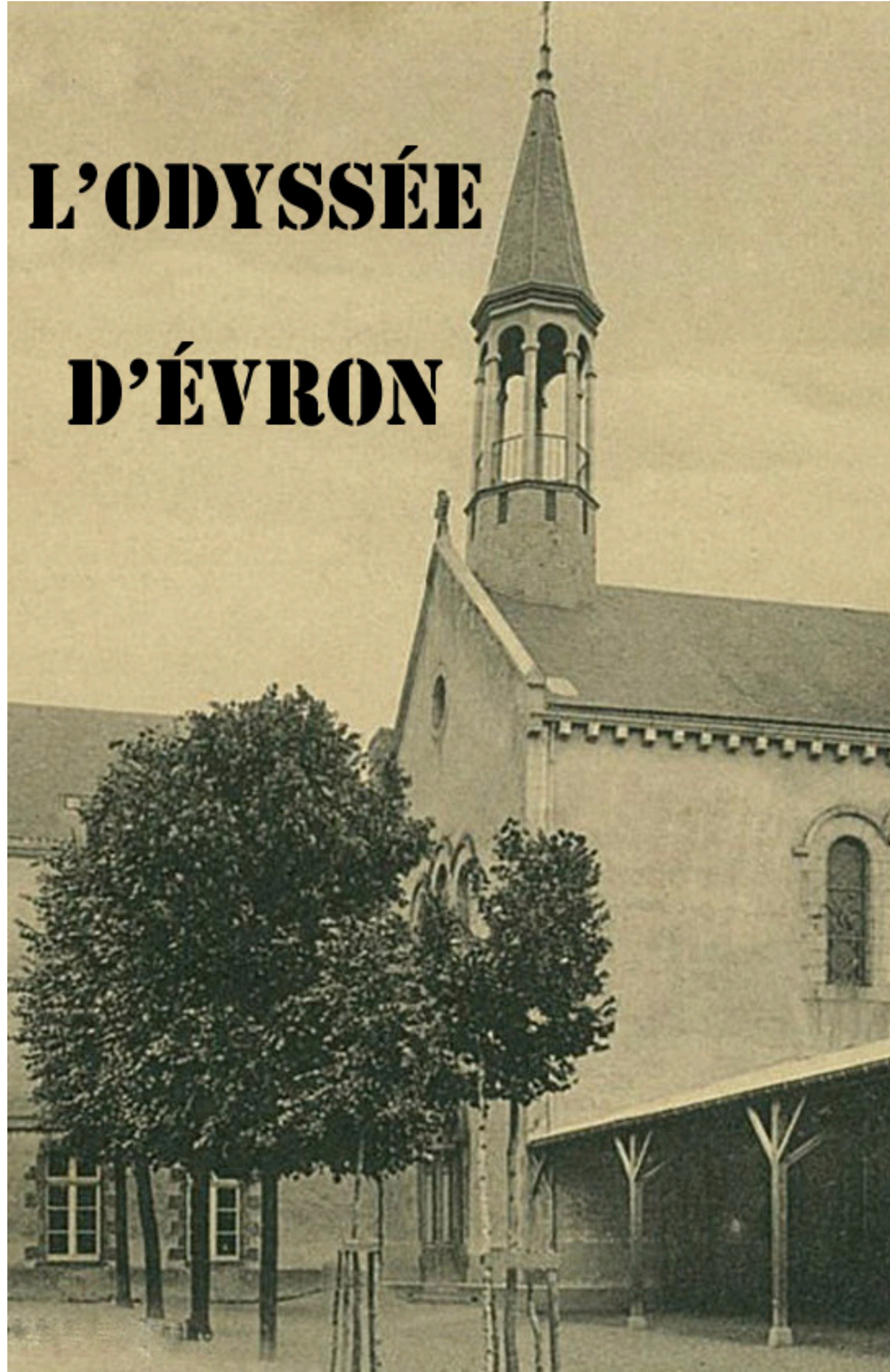


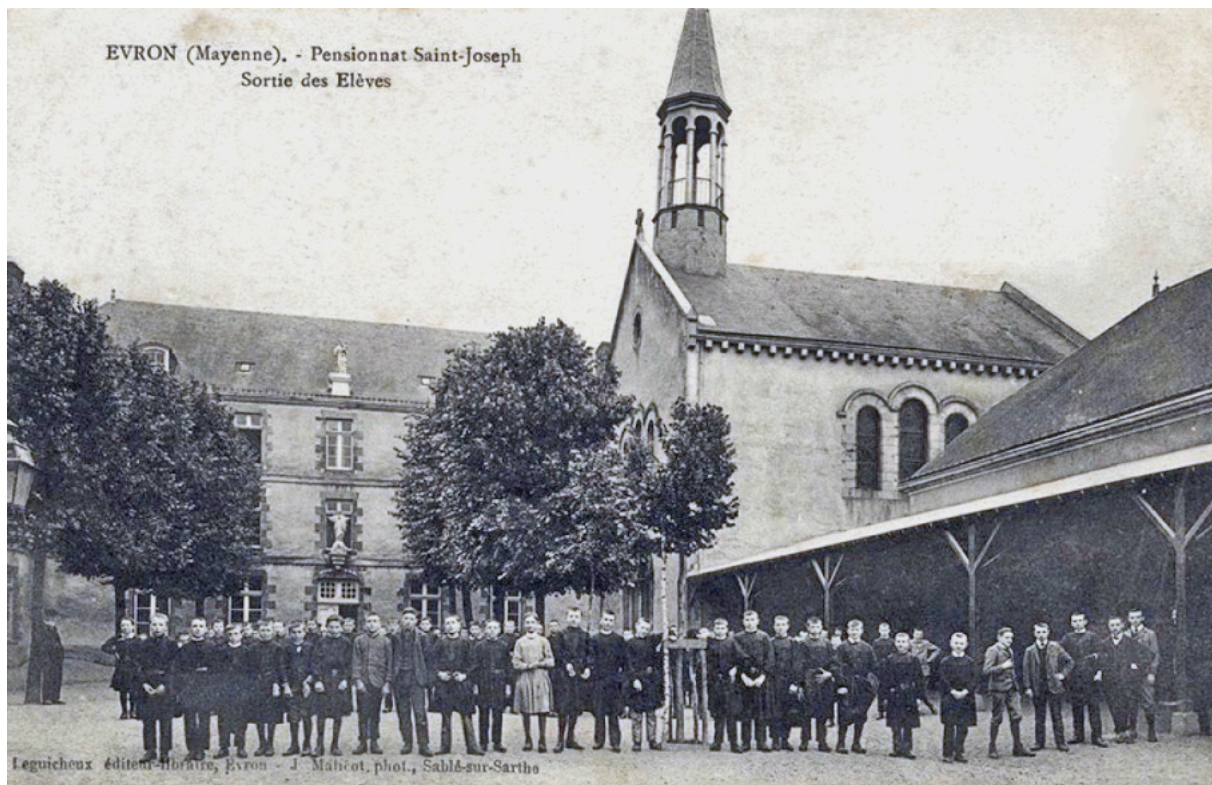
L'ODYSSÉE D'ÉVRON



L'ODYSSÉE D'ÉVRON

de Jacques (16ans) et Jean ILLY (14 ans)
En Juin 1940

Par Jean ILLY



Septembre 1939. Les classes de 3^{ème}, 4^{ème}, 5^{ème} et 6^{ème} du petit séminaire de Versailles sont évacuées à Évron dans la Mayenne au Pensionnat Saint Joseph. Les classes de philosophie et de rhétorique sont évacuées à Montmagny, tandis que le grand séminaire lui est évacué au monastère des Bénédictins de la Pierre qui Vire dans l'Yonne.

De septembre 1939 à mai 1940, c'est le calme complet ; la France semble en léthargie ; les études et les cours se succèdent normalement. C'est la période que l'on a nommée par la suite : « la drôle de guerre ».

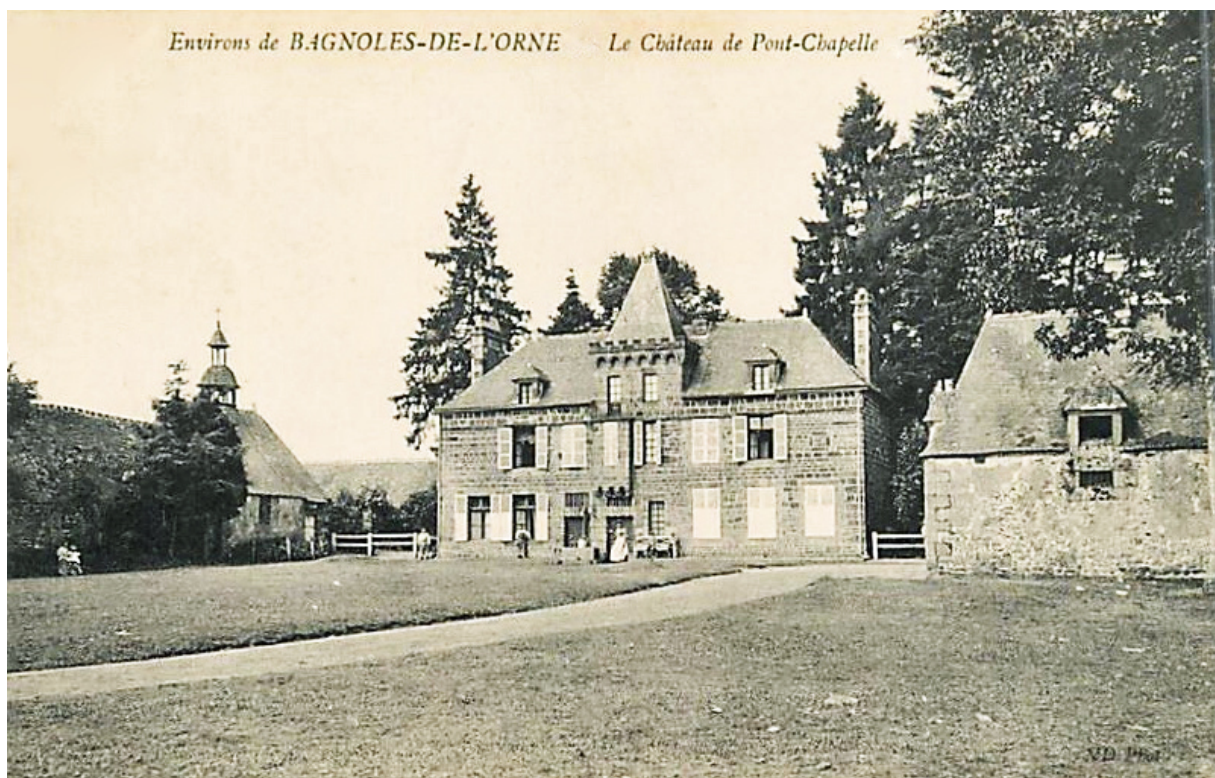
Une partie du corps expéditionnaire anglais stationne dans la campagne environnante. Nous en profitons pour nous initier aux rudiments de la langue anglaise. Les « badges » font fureur entre les soldats anglais et les élèves du Pensionnat St Joseph.

Arrive le mois de juin 1940. Une missive atterrit sur le bureau de Mr Métayer, le supérieur : « sommes réfugiés à La Ferté-Macé, au château de Pont-Chapelle, (dans la famille Doulcet et Duplessis Vaidière), les enfants, Jacques et Jean, peuvent venir nous rejoindre. Signé : Famille ILLY. »

Convoqué par Mr Métayer, le lendemain, nous préparons chacun notre valise, car Mr Fontaine, le bras droit du Supérieur, nous emmènera avec la camionnette Citroën « Rosalie » à La Ferté-Macé ainsi que deux autres élèves qu'il doit déposer en cours de route.

Partis le matin de bonne heure d'Évron et arrivés à environ un kilomètre de La Ferté-Macé, Mr Fontaine nous dépose à un croisement de la route indiquant la direction de La Ferté-Macé. Portant nos deux valises nous arpentons la route : direction Pont Chapelle.

Arrivés devant le château ; pas un bruit, le silence complet. Bizarre pas âme qui vive ! Tous les volets du bâtiment sont fermés.



« Peut-être sont-ils partis faire des courses ? Ils ne vont pas tarder à rentrer ! Attendons-les tranquillement ! »

Faisant le tour du propriétaire, en contournant le bâtiment, nous apercevons une maisonnette en dehors ; celle du gardien ou du jardinier, pensons-nous ! Regardant au travers de la vitre de la fenêtre nous voyons une table sur laquelle traînent les restes d'un repas. La porte n'est pas fermée. Donc, il y a quelqu'un dans les parages. « Ils ne doivent pas être bien loin ».

En entrouvrant certains volets incomplètement fermés de la bâtisse, nous apercevons des vélos dans une pièce. Si l'on avait su par avance ce qui allait nous arriver par la suite, nous aurions vite fait de mettre la morale au rencart ! Mais, chut ! Le bien d'autrui est sacré !

La journée passe, interminable ; nous sommes toujours seuls. La faim commence à nous tenailler ; les fraises du jardin sont les bienvenues ainsi que les radis, mais pas de pain.

La nuit arrive. Le lit-cage du « jardinier » et son matelas nous tendent les bras ; nous nous affalons dessus, mais nous ne dormons que d'un œil ; le moindre bruit nous fait sursauter ; « ce sont eux, ils arrivent », mais non, le bruit s'estompe. Quelle heure est-il donc ? Peut-être trois heures ou six heures. C'est le jour et la nuit qui nous guident, car nous n'avons pas de montre à cette époque, une montre était un luxe pour un enfant.

La demi-journée du lendemain se passe. Que faire ? Nous commençons à trouver le temps long, puis finalement, d'un commun accord, **nous nous décidons à repartir à pied pour Évron**, distant d'environ quatre-vingts kilomètres pour qui connaît la route, mais en réalité nous avons dû en parcourir une bonne centaine en quatre jours. Mais où se trouve Évron par rapport à La Ferté-Macé ; au sud nous en sommes sûrs. Pas de carte routière et encore moins de boussole ; avec le soleil nous avons repéré l'est et l'ouest ; la mousse sur les arbres et surtout sur les pommiers nous indique le nord ; en route donc, plein sud.

Nous marchons, nous marchons ; la route est longue, longue ; la lourdeur des valises à bout de bras se fait sentir ; les ampoules aux talons commencent à se manifester. Personne sur la route, pas âme qui vive,

aucune voiture, seules quelques vaches meuglent dans les prés aux alentours.

Arrivés à un carrefour, nous tombons sur une file ininterrompue de gens et de véhicules plus ou moins hétéroclites, c'est ce que l'on nommera plus tard : « exode des réfugiés », nous l'ignorons alors totalement. La colonne se dirige entièrement dans la même direction, vers l'ouest, ce n'est pas notre route, nous coupons alors la file et continuons vers le sud.



Passant devant une ferme, nous tombons sur de nombreux soldats français flânant dans la cour ; ils nous donnent à

manger des « biscuits de soldat », car nous avons très faim et des œufs frais à gober à volonté.

Reprenant notre route un peu regaillardis, et la nuit arrivant, notre attention est attirée par une cabane de cantonnier sur le bord de la route. Chouette, on y dormira ! A l'intérieur, des outils de toutes sortes et surtout une brouette à deux roues ferrées servant au transport de cailloux.

Le lendemain matin, au petit jour, nous kidnappons la brouette, tout en pensant avec regret aux vélos de Pont Chapelle ; les deux valises dans la brouette, l'un poussant, l'autre tirant, nous ne pouvons aller bien loin, les roues ferrées ne sont faites que pour rouler quelques mètres seulement. Nous l'abandonnons donc sur le bord de la route et continuons notre chemin ; nos deux valises toujours à bout de bras.

Il fait beau ; le temps est très chaud. Nous sommes en sueur et nous avons très faim ; celle-ci nous tenaille et nous ne trouvons rien à nous mettre sous la dent, pas même...une pomme, au pays de la pomme !

Soudain, dans une belle ligne droite, que voyons nous arriver face à nous ? Une colonne militaire, des motos, des side-cars, des véhicules de toutes sortes, même des tanks et il y en a, il y en a ! Les soldats sont habillés en vert et non en kaki. « Ce sont des soldats belges ou hollandais » dit Jacques. Alors nous les saluons, ils nous saluent ; nous sommes dans un fossé pour les laisser passer ; ça n'arrête pas. En écarquillant grands nos yeux, nous constatons que toutes les portières des véhicules et même des tanks

portent des grandes croix noires. C'est quoi ces soldats ? Bizarre ! Nous l'ignorons totalement et nous quittons cette route pour continuer à travers champs, plein sud sans nous tracasser outre mesure.



Au quatrième jour, à un croisement de route, une pancarte, Évron dix kilomètres. Ça y est, on tient le bon bout ! Les dix kilomètres sont effectués d'une seule traite, avec quelques arrêts de temps à autre pour renouveler nos chiffons dans nos chaussures, car les ampoules qui crèvent nous font très mal et ralentissent notre marche. Nous boîtons. D'autre part, nos chaussures, pourtant en cuir, n'en mènent pas large, elles baillent de plus en plus malgré un rafistolage de ficelles.

Ouf ! ça y est, nous entrons au Pensionnat Saint Joseph. Ebahissement de Mr Métayer et de Mr Fontaine en nous voyant arriver dans un tel état ; hirsutes, nos

complets chiffonnés, pas de cravate, les chaussures éculées. Que vous est-il arrivé ? Et patati et patata !

Une bonne douche, un bon repas et un bon sommeil réparateur nous revigorent.

Au réveil, Mr Métayer vient nous annoncer une « bonne nouvelle » nous dit-il. En notre absence, il a reçu une missive :

« Sommes réfugiés à Saint Michel en Grève dans la famille Beaussart ; Jacques et Jean peuvent-ils nous rejoindre ? Signé : famille ILLY ».

Sans commentaire !

